



La Voie À Suivre

YITRO

560

14 FEV 2009

19 CHEVAT 5769

Publication
HEVRAT PINTO
Sous l'égide de
RABBI DAVID HANANIA
PINTO CHLITA
11, rue du plateau
75019 PARIS
Tel: 01 48 03 53 89
Fax 01 42 06 00 33

www.hevratpinto.org

Responsable de publication
Hanania Soussan

GARDE TA LANGUE

Quelqu'un de connu pour être un impie

Tout ce que nous avons dit concerne un simple juif. Mais si de toutes façons il s'agit de quelqu'un qui est connu pour être un impie, parce qu'il s'est confirmé à plusieurs reprises qu'il a transgressé tranquillement des interdictions connues de tout Israël, par exemple celle de la débauche ou choses semblables, sur un tel homme il est permis de croire du lachon hara.

(Hafets Haïm)

Dédié à la mémoire de
Esther Bachar Bat Avraham

L'EXAMEN DE CONSCIENCE D'YITRO (PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

Je me suis toujours demandé pourquoi cette paracha s'appelle « Yitro », et n'est pas nommée en fonction du don de la Torah, qu'elle contient, ou ne porte pas le nom de Moché, qui s'est donné entièrement pour cela, est monté au mont Sinaï et y est resté quarante jours et quarante nuits ? Si l'on veut dire que la Torah veut honorer Yitro, parce qu'il s'est converti et a quitté son pays et les honneurs, seul le passage de « ata te'hezé » aurait dû porter son nom, et non la paracha entière !

Pirkei Avot enseigne (4, 16) : « Ce monde-ci ressemble à une antichambre devant le monde à venir, prépare-toi dans l'antichambre pour entrer dans le palais. » Cela signifie que tout homme a le devoir de toujours faire son examen de conscience en se demandant ce qu'il va devenir dans le monde à venir. S'il ne le fait pas, il n'en arrivera jamais à la crainte du Ciel, qui est le but de ce monde-ci, ainsi qu'il est écrit (Téhilim 111, 10) : « Le commencement de la sagesse est la crainte de D. »

Qu'a-t-il entendu ?

Habituellement, quelqu'un qui a une affaire compte son argent et dit : voici combien j'ai dépensé, voici combien j'ai gagné, voici combien j'ai perdu, et il écrit ces comptes dans un registre. A-t-on jamais vu quelqu'un qui a un commerce et ne fait pas ses comptes ? Celui qui se conduirait ainsi ne mettrait pas longtemps à tout perdre, car sans calcul il n'y a rien. De même qu'il en est ainsi pour cette vie temporaire, il en est à plus forte raison ainsi pour les affaires du monde à venir. Tant qu'on ne fait pas son examen de conscience pour évaluer la récompense d'une mitsva par rapport à ce qu'elle coûte, on n'arrivera jamais au but de ce monde-ci, pour lequel on y est descendu. Chacun sait que la fin de l'homme est la mort, et qu'on n'emporte rien avec soi de tout son travail, alors pourquoi ne pas faire un bon calcul de tous ses actes ?

Yitro, qui était prêtre de Midian, prêtre de l'idolâtrie, a quitté tous ses biens et tous les honneurs pour aller dans le désert étudier la Torah. Pourquoi ? Parce qu'il a fait son examen de conscience. Qu'est-ce qui l'a amené à cet examen de conscience ? C'est qu'il avait entendu que la mer s'était fendue et qu'Amalek avait attaqué. Qu'est-ce qu'il y avait dans ces nouvelles qui l'a mené à faire son examen de conscience, à accepter le joug du royaume des cieux et à renier l'idolâtrie ? Si l'on dit qu'il a entendu que la mer s'était fendue, tous les peuples avaient entendu cela, puisque l'eau dans le monde entier s'était fendue ; s'il a entendu la guerre d'Amalek, qu'est-ce qu'il y avait là pour faire entrer en lui des pensées de repentir au point d'accepter le joug de la Torah ?

Hachem ne fait pas de miracles pour rien

Il est dit à propos du fait que la mer s'est fendue (Chemot 14, 21) : « Moché tendit le bras sur la mer, Hachem fit reculer la mer par un vent d'est puissant toute la nuit, Il mit la mer à sec et les eaux furent divisées. » Il faut expliquer en quoi la division de la mer est différente de toutes les plaies qui se sont produites en très peu de temps, ainsi qu'il est écrit (Chemot 7, 20) : « Moché et Aharon firent ce qu'avait ordonné Hachem, il leva le bâton et frappa l'eau qui était dans le fleuve devant Paro et devant ses serviteurs, et toute l'eau qui se trouvait dans le fleuve se transforma en sang. » De même, dans la plaie des grenouilles, cela

s'est passé en un seul instant (Chemot 21, 2), ainsi qu'il est écrit « Aharon tendit le bras sur les eaux de l'Egypte, et la grenouille monta et recouvrit tout le pays d'Egypte », et ainsi pour toutes.

C'est que les bnei Israël priaient Hachem pendant toute la nuit qu'Il leur fasse un miracle, car Il ne fait pas de miracle gratuit, comme le disent les Sages (Berakhot 58a) : « Le Saint béni soit-Il ne fait pas de miracles pour rien », donc les bnei Israël Le priaient toute la nuit, pour qu'Il leur fasse un miracle et les sauve des Egyptiens qui les poursuivaient.

C'est cela que Yitro a entendu et que n'avaient pas entendu les nations. « Yitro entendit tout ce qu'avait fait D. pour Moché et pour Israël », pourquoi dire « pour Moché et pour Israël », comme Il avait fait pour Israël Moché en faisait partie ! Mais c'est pour nous dire que Yitro a entendu ce qu'avaient fait les bnei Israël pour mériter un miracle. Qu'a-t-il entendu ? Qu'ils ont prié Hachem toute la nuit jusqu'à ce que la mer se fende, car ils n'étaient pas dignes d'un miracle, étant donné que des accusateurs disaient « ceux-ci et ceux-là sont incirconcis, ceux-ci et ceux-là portent du cha'atnez », et ainsi de suite (Vayikra Rabba 23, 2). Les Sages ont encore dit (Mekhilta Béchala'h 6) : « Les anges du service s'étonnaient et disaient : des idolâtres marchent sur la terre ferme à l'intérieur de la mer ! » Et d'où savons-nous que même la mer était remplie de colère contre eux ? C'est qu'il est dit « L'eau était pour eux un mur ('homa) » – ne lis pas 'homa mais 'hema (la colère).

Quand les bnei Israël ont-ils été sauvés de la main des Egyptiens ? Quand ils se sont mis à prier Hachem. Dès qu'ils ont prié, ils ont immédiatement été dignes d'un miracle, parce qu'ils avaient pris sur eux le joug de la Torah, ainsi qu'il est dit dans le Midrach. Et qu'est-ce qui a fait qu'ils soient sauvés à leur droite et à leur gauche ? A leur droite, le mérite de la Torah qu'ils allaient recevoir de leur droite, ainsi qu'il est écrit (Devarim 33, 2) « dans Sa droite une loi de feu, pour eux », et à leur gauche, c'est la prière.

Pourquoi D. attendait-Il la prière des bnei Israël cette nuit-là plus qu'au moment de toutes les autres plaies qu'Il avait infligées à l'Egypte ? Il a voulu montrer aux bnei Israël que pour pouvoir arriver à obtenir la Torah, il faut beaucoup de travail et beaucoup de prière. Ici, ils étaient à l'intérieur de l'eau, or « il n'y a d'eau que la Torah » (Ta'anit 7a), et la droite et la gauche se trouvent en allusion dans la Torah et la prière, comme nous l'avons dit. Cela signifie que celui qui veut comprendre les paroles de la Torah doit travailler pour cela, et déverser son cœur devant Hachem pour qu'Il lui ouvre les yeux à la lumière de la Torah.

HISTOIRE VECUE

LA TABATIÈRE QUI A RENDU L'OBJET VOLÉ

« *Que celui qui a une accusation vienne chez moi, et je jugerai entre une personne et l'autre* » (Chemot 18, 16)

Rabbi Eliahou 'Haïm Meizel zatsal, le Rav de la ville de Lodz, était plongé dans une difficulté posée par la Guemara qui était devant lui, lorsque son chamach frappa et entrouvrit la porte : « Il y a un juif des habitants de Lodz qui voudrait entrer chez notre maître ; il dit que c'est urgent », ajouta-t-il comme pour s'excuser.

« Qu'il entre », répondit le Rav.

Le juif qui entra avait l'air bouleversé, comme quelqu'un dont au moins la moitié de son univers venait de s'écrouler. D'un cœur brisé, il se mit à raconter son histoire au Rav.

Il était commerçant, et gagnait sa vie dans le vêtement et les tissus. Pour son commerce, il voyageait dans les villes environnantes, achetait de la marchandise qui se présentait à lui sous de bonnes conditions, et revenait dans sa ville pour la vendre. Ce matin, il était censé quitter Lodz après y être resté pendant plusieurs jours. Mais cette fois-ci, il n'avait pas eu de chance, et n'avait pas trouvé la marchandise qu'il cherchait.

Il avait quitté l'auberge où il était descendu pour se rendre à la gare, non loin de là. Quand il entendit le sifflement du train qui arrivait, il mit la main dans la poche intérieure de son manteau pour y prendre son porte-monnaie afin de préparer l'argent du billet, mais la poche était vide.

Une sueur froide recouvrit son corps. Tout à coup, il s'aperçut que sa chère montre n'était pas non plus à son poignet. Cette découverte le calma justement un petit peu. Maintenant, il se rappelait que le soir il avait posé son porte-monnaie et sa montre sous l'oreiller dans sa chambre à l'hôtel, et il avait apparemment oublié de les en sortir. Il courut à toute vitesse vers l'hôtel. Tout son avenir financier se trouvait dans ce porte-monnaie qu'il y avait oublié.

– « Pourquoi êtes-vous revenu ? » lui demanda l'hôtelier.

Il sentit une nuance de froideur dans cette question, ce qui éveilla immédiatement ses soupçons. Il répondit qu'apparemment, il avait oublié son porte-monnaie et sa montre dans la chambre. « Par chance, il n'y a pas encore eu d'autre client dans cette chambre, tout est resté comme c'était », dit l'hôtelier avec un sourire acide.

Quand on ouvrit la porte de la chambre, le commerçant s'aperçut immédiatement que quelqu'un s'y trouvait déjà, et cherchait quelque chose. Effectivement, son soupçon se confirma : le porte-monnaie et la montre n'étaient pas sous l'oreiller.

« On peut affirmer que cela a été perdu ou vous a été volé pendant l'une de vos visites au marché », dit l'hôtelier comme s'il partageait sa peine. Il ajouta comme s'il disait un secret : « A Lodz, il faut faire attention ! »...

Mais le commerçant savait avec certitude qu'il avait laissé son porte-monnaie et sa montre dans une chambre étrangère, donc l'hôtelier était nécessairement celui qui lui avait pris son bien. Le comportement de l'homme et ses paroles avaient renforcé ce sentiment.

C'est l'histoire qu'il raconta à Rabbi Eliahou 'Haïm. Il avait l'air sans force et près du désespoir. « Je sais que je n'ai aucune preuve qui me permettrait de récupérer mon argent, dit-il d'une voix tremblante, mais peut-être que grâce à ce que nous savons de la sagesse du Rav, mon bien me sera rendu. »

Rabbi Eliahou 'Haïm était effectivement connu dans toute la région pour sa droiture, et surtout sa grande sagesse. Même les non-juifs de la région avaient l'habitude de venir parfois chez lui pour qu'il fasse un arbitrage entre eux.

Il avait l'air pensif, et au bout d'un certain temps un sourire apparut sur ses lèvres. Il demanda au chamach de faire venir chez lui l'hôtelier, et ordonna au commerçant d'attendre dans la pièce à côté.

« Je vous ai demandé de venir à propos de l'accusation d'Untel contre vous », dit Rabbi Eliahou 'Haïm à l'hôtelier qui se présentait à lui. C'était une vieille accusation qui avait déjà été jugée devant lui en présence des deux personnes concernées, et l'hôtelier avait demandé un moment pour réfléchir et vérifier. L'homme, qui apparemment n'avait pas réussi à trouver de facteurs supplémentaires prouvant son innocence, se mit à répéter sa version depuis le début, comme si c'était la première fois que le cas était présenté au Rav.

Rabbi Eliahou 'Haïm écouta patiemment ce qu'il disait, lui posa quelques questions et demanda des éclaircissements. Il hocha la tête, et avait l'air de quelqu'un qui a tout son temps.

« Vous avez peut-être du tabac ? » demanda-t-il à l'hôtelier en échangeant quelques propos.

Celui-ci s'empressa de sortir de sa poche sa tabatière argentée, et la présenta avec une grande joie au Rav. Le Rav prit la boîte, se leva, et se mit à faire les cent pas en écoutant la suite de ce que disait l'homme, tout en prisant de temps en temps un peu de tabac.

« Attendez-moi un moment », dit le Rav tout à coup, et il sortit de la pièce. Il appela le chamach et lui demanda dans un murmure d'aller à l'hôtel, et dire à la femme de l'hôtelier que son mari lui demandait le porte-monnaie et la montre que l'hôte avait laissés dans sa chambre. Comme preuve, il dit au chamach de lui présenter la tabatière de son mari. Le Rav donna au chamach la tabatière en argent. « Dépêche-toi seulement », demanda-t-il, et il retourna à sa conversation avec l'hôtelier.

Au bout d'un petit moment, le chamach revint avec son butin. Le Rav sortit à sa rencontre et lui prit la tabatière. Il continua à écouter un peu ce que racontait l'homme, et ensuite le renvoya chez lui en lui rendant la tabatière.

Le commerçant, qui attendait dans la pièce à côté, se creusait la tête pour trouver le rapport entre son souci personnel et la vieille plainte de laquelle avaient parlé le Rav et l'hôtelier. Quand on l'appela pour entrer chez le Rav, il arrêta de respirer. Il croyait que ses yeux le trompaient. Sur la table devant lui étaient posés le porte-monnaie et la montre.

« Reprenez vos affaires », lui dit le Rav Eliahou 'Haïm en souriant, et si vous voulez savoir comment elles sont arrivées ici, demandez au chamach, il vous le racontera... »

A LA SOURCE

« *Yitro trembla (vayi'had)* » (18, 9)

Dans le traité Sanhédrin (94a), il y a une discussion entre Rav et Chemouël. Rav dit qu'il a fait passer une lace acérée ('hada) sur sa chair (c'est-à-dire qu'il s'est circoncis pour se convertir), et Chemouël dit que sa chair s'est hérissée ('hidoudim). Rav a dit : c'est ce que disent les gens « un converti, ne parle pas devant lui avec mépris d'un araméen jusqu'à la dixième génération. »

Les commentateurs s'étonnent : comment peut-on concilier que Rav, qui discute avec Chemouël, apporte pour les paroles de Chemouël une preuve qu'il a raison ?

Rabbi Méïr Halévi zatsal, dans son livre « Likoutei Chochanim », explique que dans le langage courant, quand on dit « jusqu'à », c'est jusqu'à non compris, alors que dans le langage de la Torah c'est « jusqu'à compris ».

Par conséquent, si les gens disent « un converti, ne parle pas devant lui avec mépris d'un Araméen jusqu'à la dixième génération, cela signifie que la dixième génération n'est plus affectée par ce qu'on dit du peuple d'où il vient. Rabbeinou Be'hayé zatsal a écrit que Yitro était la dixième génération de Mitsraïm fils de 'Ham. Donc Rav pense que « Vayi'had » désigne une lame acérée ('hada), parce que Yitro était la dixième génération, et n'avait déjà plus aucune peine à cause du peuple dont il venait, il n'est donc pas possible d'expliquer que « sa chair s'est hérissée ('hidoudim) ».

« *Ils jugeront le peuple à tout moment* » (18, 22)

Il y a une question à poser, écrit le livre « Toldot Yitz'hak » : Est-ce que Moché n'avait pas pensé à l'idée que Yitro est venu lui exposer ?

La réponse est qu'il y a des choses qu'il ne convient pas que la personne concernée dise elle-même, il vaut mieux que ce soit un tiers. Si Moché avait dit cela, il aurait paru vouloir faire porter le poids à d'autres, sans compter que ç'aurait été une manifestation d'orgueil, que ce soit eux qui jugent les choses faciles et qu'ils amènent à Moché les choses difficiles.

Si les bnei Israël l'avaient dit, ils auraient semblé ne pas vouloir que ce soit Moché qui les juge et manquer de respect envers lui, chacun désirant un juge qui vienne de sa tribu et qui lui serait partial. C'est pourquoi il fallait que ce soit un étranger, qui ne pouvait pas être soupçonné de tout cela.

« *Et tout ce peuple se trouvera en paix à sa place* » (18, 23)

Quand il y a une dispute, fit un jour remarquer Rabbi Yehonathan Eibeschutz zatsal avec cynisme, personne ne se trouve à sa place. Quand il y a des disputes et des contestations, n'importe qui saute pour être en tête, et c'est justement les plus bas et les plus insignifiants qui se frayent un chemin à la tête de la table et deviennent les orateurs principaux partout où ils vont.

Mais quand est-ce que « tout ce peuple se trouvera à sa place » ? Quand il est « en paix »...

C'est seulement alors, dans les moments de paix, que chacun comprend où est la place qui lui convient...

« *Ce jour-là ils vinrent dans le désert du Sinaï* » (19, 1)

La raison pour laquelle la Torah ne donne pas exactement le moment du don de la Torah, écrit le « Keli Yakar » est que Hachem n'a pas voulu limiter le don de la Torah à un jour précis. L'homme doit estimer que chaque jour de l'année, c'est comme si ce jour-là il l'avait reçue au mont Sinaï.

Comme l'ont dit les Sages, la Torah est comparée à un sein. De même que tant que le bébé suce le sein il y trouve un goût nouveau, ainsi la Torah, quiconque l'étudie y trouve chaque jour un goût nouveau.

Il est donc normal que ce soit pour lui chaque jour comme s'il l'avait reçue au mont Sinaï. Chaque jour est donc celui du don de la Torah pour ceux qui l'étudient, c'est pourquoi il ne convient pas de le limiter un jour précis.

« *Pendant six jours tu travailleras, et tu feras tout ton travail* » (20, 9)

Rabbeinou Be'hayé écrit sur ce verset ce qu'il a entendu au nom du Rambam : Pendant tous les six jours, tu peux servir Hachem à travers tout ton travail, comme l'on fait les Patriarches qui servaient D. en élevant les troupeaux et autres choses matérielles. Mais le septième jour, le Chabat, est entièrement à Hachem ton D., tu n'y feras aucun travail du tout.

A LA LUMIERE DE LA PARACHAH EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU GAON ET TSADIK RABBI DAVID 'HANANIA PINTO CHELITA

Partout où l'on étudie la Torah, la Chekhina est présente

Les Sages ont dit dans le Midrach « Aux derniers sons du cor, ils monteront sur la montagne » (Chemot 19, 13), quand le cor fera entendre sa voix, vous aurez le droit de monter sur la montagne. Rabbi Yossi dit : c'est de là qu'on apprend que ce n'est pas le lieu où vit quelqu'un qui l'honore, mais c'est lui qui honore le lieu où il vit. Tant que la Chekhina était sur la montagne, quiconque touchait la montagne était passible de mort, quand la Chekhina est partie, tout le monde a eu le droit de monter sur la montagne. »

Cela demande à être expliqué. Pourquoi ne reste-t-il pas de sainteté sur le mont Sinaï, où la Torah a été donnée à Israël ?

Mais le Saint béni soit-Il a dit : Si Je laisse la sainteté sur le mont Sinaï, les bnei Israël diront : comment pouvons-nous étudier la Torah n'importe où, elle a été donnée au Sinaï, ramène-nous au Sinaï et nous étudierons la Torah ! C'est pourquoi Il n'a pas laissé de sainteté sur le mont Sinaï, pour nous dire que partout où l'homme étudie la Torah, là se trouve la Chekhina.

Ainsi que l'ont dit les Sages (Berakhot 6, 1) : « D'où savons-nous que même quand une seule personne est installée à étudier la Torah, la Chekhina est avec elle ? C'est qu'il est dit (Chemot 20, 20) : « Partout où J'évoquerai Mon Nom, Je viendrai vers toi et Je te bénirai. » De plus, ils ont dit (Chir HaChirim Rabba 1, 20) : Le beit hamidrach de Rabbi Eliezer était fait comme une sorte de cil. Il y avait là une pierre sur laquelle il s'asseyait. Un jour, Rabbi Yéhochoua entra et se mit à embrasser cette pierre, en disant : « Cette pierre ressemble au mont Sinaï, et celui qui s'assied dessus ressemble à l'Arche d'alliance. »

Quoi qu'il en soit, D. leur interdit de toucher au mont Sinaï, ce qui nous enseigne qu'il est interdit à l'homme d'ajouter ou de retrancher aux paroles de la Torah, ainsi qu'il est dit (Devarim 4, 2) : « Vous n'ajouterez pas à la chose que Je vous ordonne et vous n'en retrancherez pas. » Est-ce possible que ce soit parce que la Chekhina se trouve à l'endroit où l'homme étudie qu'il y ajoute et en retranche ? Mais il faut se garder de monter sur la montagne et d'en toucher les extrémités, vous n'avez pas le droit d'y changer même l'extrémité d'un youd.

On sait ce que dit le Midrach sur les coutumes du roi David en ce qui concerne l'étude de la Torah, à tout moment possible : « Une harpe était suspendue au-dessus du lit de David. Quand arrivait minuit, le vent du nord soufflait dedans et elle jouait d'elle-même. Immédiatement, David se levait avec tous les élèves qui étudiaient la Torah, et ils se donnaient la peine de chasser le sommeil de leurs yeux et d'étudier la Torah jusqu'à l'aube...

Que signifie « Eveille-toi, ma gloire ? » Eveille-toi pour servir mon Créateur. Son mauvais penchant lui disait : « David, n'es-tu pas roi ? Les rois ont l'habitude de dormir jusqu'à la troisième heure du jour, et toi tu te lèves à minuit ? » Et il lui répondait : « Eveille-toi ma gloire – ta gloire n'est rien du tout en comparaison de celle de ton Créateur ! » (Midrach Rabba, Bemidbar 15, 16).

Le cocher ne se fatigue pas !

Depuis sa jeunesse, le Admor Rabbi Israël de Vijnitz zatsal était assidu à l'étude, la nuit comme le jour. Par une nuit d'hiver agitée, il étudiait avec son jeune frère Rabbi 'Haïm. Dehors, il tombait des cordes et un vent de tempête meuglait, troublant le calme de la nuit. Tout ceci n'empêchait pas les deux frères d'étudier.

Vers le matin, Rabbi 'Haïm se sentit fatigué et voulut s'étendre un peu. Son frère Rabbi Israël lui fit remarquer :

« Imagine, mon cher frère, que Moché le cocher se trouve en voyage dans la nuit, avec des averses torrentielles sur la tête. Les roues du chariot se noient dans la boue épaisse et il avance lentement. Il s'efforce de tout son être de le ramener sur la route. Est-ce que dans une situation comme celle-là Moché va dire qu'il est fatigué et voudrait dormir au bord de la route ? Bien sûr que non ! Par conséquent, nous qui sommes assis dans une pièce chauffée et protégée, est-ce que nous allons interrompre notre étude pour aller dormir ? Viens mon frère, retournons étudier un moment la Torah de Hachem qui restaure l'âme. »

Effectivement, les paroles de Rabbi Israël renouvelèrent les forces de Rabbi 'Haïm, et les deux continuèrent à étudier jusqu'au matin...

On raconte qu'une fois, quand les deux frères étaient plongés dans leur étude, leur grand-père le tsadik Rabbi Mena'hem Men zatsal vint leur rendre visite. Le grand-père resta un certain temps derrière la fenêtre pour jouir de l'assiduité et de la profondeur de leur Torah. Après avoir attendu un peu, il ouvrit la porte et entra. Les petits-fils eurent peur car ils avaient été pris, et ils craignaient sa colère. Mais Rabbi Mena'hem Mendel les rassura en disant : « Il est écrit dans Michlei (31, 18) : « Elle s'assure que ses affaires sont prospères, sa lampe ne s'éteint pas la nuit » – « elle s'assure que ses affaires sont prospères – quand on voit que la Torah est bonne et délicieuse, alors « sa lampe ne s'éteint pas la nuit » – on n'éteint pas la lampe de la nuit.

Je ne suis plus capable de m'endormir

Rabbi Mordekhaï Kaminetsky zatsal, du quartier « Cha'arei 'Hessed » à Jérusalem, avait l'habitude qu'à chaque fois qu'il se réveillait la nuit, même si c'était seulement une heure après qu'il soit allé se coucher, il s'installait immédiatement pour étudier la Torah jusqu'au matin.

Un jour, quand on lui demanda ce que signifiait cette coutume, il répondit tout simplement qu'il n'y avait là rien de surprenant. Mais en même temps, il raconta que dans sa jeunesse, il avait été atteint d'une maladie très grave et était sur le point de mourir. Les médecins désespéraient déjà de sa vie, mais Hachem en avait décidé autrement, et il finit par guérir et continuer à vivre.

Rabbi Mordekhaï en avait tiré une leçon :

En réalité, il aurait dû mourir, mais du Ciel on avait eu pitié de lui et le décret avait été repoussé à plus tard. Il fit une comparaison avec la génération du désert, qui avait fauté par les explorateurs, qui toutes les nuits de Ticha BeAv creusaient leur propre tombe pour qu'on les y enterre selon la loi. Ils se couchaient dedans et attendaient que le Saint béni soit-Il prenne leur âme. On peut supposer que beaucoup d'entre eux s'endormaient dans leur tombe, et quand ils se réveillaient au milieu de la nuit, et sentaient qu'ils étaient encore en vie, ils savaient déjà que cette année-là, ils allaient continuer à vivre. Est-ce qu'à ce moment-là ils se montraient paresseux et continuaient à rester couchés dans leur tombe jusqu'au matin ? Evidemment pas, mais ils sautaient tout de suite et couraient chez eux.

« Ce même sentiment, dit Rabbi Mordekhaï, m'enveloppe toutes les nuits, quand je me réveille et que je sens que je suis encore vivant, je ne suis pas capable de me rendormir, mais je saute immédiatement pour étudier jusqu'au matin ! »

Je suis un soldat !

Ce saut du lit au milieu de la nuit était le début d'une journée chargée de cours de Torah, dont Rabbi Mordekhaï Kaminetsky a eu l'habitude depuis sa jeunesse jusque dans sa vieillesse. Il décrivait son travail de la journée en disant, avec une exactitude provenant des profondeurs de son âme, qu'il se réjouissait de toute journée supplémentaire qui lui était donnée. « Je me baigne dans du miel », c'est ainsi que s'exprimait Rabbi Mordekhaï, et c'est ce qu'il ressentait. La joie l'enveloppait à cause du mérite qui lui était accordé chaque jour d'étudier la Torah.

Mais sa vie privée n'était pas toute rose, il avait connu de grands malheurs, et de tous ses treize enfants, il ne lui en restait qu'un seul. Pourtant la joie rayonnait toujours sur son visage. Un jour, quand on lui demanda d'où lui venait cette joie de vivre, il répondit : « Que vous dire ! L'essentiel dans la vie, c'est la sainte Torah, et si on a le mérite de l'étudier, combien de bonheur on en tire ! »

A l'époque du mandat britannique, il y avait des nuits où il y avait des tirs et où tombaient des bombes, mais Rabbi Mordekhaï continuait à sortir au beit hamidrach, comme avait toujours été son habitude. Quand on lui demanda : « Rabbi Mordekhaï, n'avez-vous pas peur de sortir dans la rue par des nuits pareilles ? » Il répondit : « Je suis un soldat ! Est-ce qu'un soldat a peur du bruit des tirs ? – C'est justement dans une situation comme celle-ci qu'il doit sortir au front ! »

Rabbi 'Haïm Nathan Gallick a raconté que l'une des nombreuses nuits où il n'y avait plus d'électricité ni de courant dans le quartier à cause de la situation militaire, il avait tout à coup aperçu un petit rayon de lumière qui tranchait sur l'obscurité de la synagogue de « Cha'arei 'Hessed ». Il rentra à l'intérieur, et un spectacle étonnant se dévoila à lui ! Du plafond descendait un lustre avec des lampes à huile, et en dessous il y avait un juif âgé monté sur la table, qui s'appuyait sur un vieux stender, et étudiait dans un livre à la lueur de ces lampes.

Ce n'était naturellement nul autre que Rabbi Mordekhaï Kaminetsky, qui avait déjà de loin dépassé les quatre-vingts ans, mais ne pouvait vivre sans étudier la Torah jusqu'au matin, c'est pourquoi il avait grimpé sur la table où il étudiait debout..